

Mesdames, Messieurs,
Chers habitants de Saint-Antonin,

Nous sommes réunis aujourd'hui dans l'enceinte de l'ancienne école primaire, ici à Saint-Antonin, ce village auquel je suis profondément attaché, pour honorer la mémoire de deux êtres d'exception, chers à mon coeur : Malou, de son vrai nom Marie-Louise Rauzet, et son mari, Paul Rauzet.

Malou était une femme volontaire, courageuse et généreuse.

Elle est née le 1^{er} mai 1902 — une date hautement symbolique, prédestinée aux luttes qu'elle mènera toute sa vie.

Fille de tanneur, elle exerce ce métier quelque temps, puis devient ouvrière à l'usine Rodolausse, démarcheuse, serveuse. Une vie de travail. Une vie de dignité.

Elle épouse Paul Rauzet, travailleur journalier. Ensemble, ils partagent les mêmes valeurs : l'engagement, la solidarité, le sens des autres.

En 1939, dès les premiers moments de la guerre, Malou et Paul engagés au Parti communiste, entrent dans la Résistance, à Negro Crabo où Malou réunit les 1^{ers} réfractaires au STO puis au maquis d'Ornano. Parce qu'ils refusaient l'injustice.

Parce qu'ils étaient, profondément, des combattants de la liberté.

Mais la guerre, l'injustice les rattrape. Victimes de délation, parce qu'ils étaient communistes, ils sont arrêtés.

Malou est incarcérée le 3 juillet 1941 à la prison de Beausoleil, à Montauban. Interrogée à de multiples reprises, elle résiste encore. Elle y restera près de deux ans, jusqu'à sa libération le 13 mai 1943.

Paul, lui, est emprisonné à Eysses, dans le Lot-et-Garonne. Après une mutinerie, certains prisonniers sont fusillés. Paul échappe à la mort, mais il est déporté au camp de concentration de Dachau. Durant 4 ans, il résiste, il survit à l'innommable, à la barbarie.

Il est libéré le 30 avril 1945. Il ne rentrera chez lui que le 30 août 1945.

Un homme profondément meurtri.

Et pourtant... malgré tout cela, ils n'ont jamais cessé de donner, d'aimer, de tendre la main.

Ces deux personnes furent mes parents de coeur.

En 1948, j'ai deux ans. Nos habitations sont proches. Issu d'une fratrie de huit enfants, je trouve auprès d'eux une présence, une attention, un amour immense.

Paul me prend par la main pour aller au jardin. Je partage leurs repas. Puis, peu à peu, je passe de plus en plus de temps chez eux. J'y dors. J'y grandis.

Toute mon enfance, mon adolescence, ma jeunesse se sont nourries de leur présence et de leur amour. Ils m'ont offert bien plus qu'un foyer : ils m'ont construit.

Malou achète ensuite l'Auberge du Pont. Je les suis. Nous y vivons de très belles années.

Elle y nourrit beaucoup de monde. Certains payent, d'autres non. Peu importe. Elle donne. Toujours. À sa manière, c'était déjà un resto du coeur.

Puis l'auberge est vendue, et nous revenons au Bessarel, "le petit Nice", comme nous l'appelions.

Paul nous quitte en 1958.

Malou continue. Debout. Engagée.

C'est elle qui m'a transmis le goût de la cuisine. C'est elle qui est à l'origine de ma vocation. Elle me trouve un maître d'apprentissage.

Ce que je suis devenu, je le lui dois.

Malou et Paul ont eu une fille, Marguerite, Mimi, qui donna naissance à Vincent, présent à mes côtés aujourd'hui.

Malou élèvera également Chantal, une enfant privée de sa maman.

La maison de Malou a toujours été un lieu de passage, d'accueil, de partage.

On y venait pour manger, pour parler, pour trouver un peu de chaleur humaine.

Dans les années 1960, ici même, au sein de l'école primaire, elle crée la première cantine scolaire. Elle apporte son matériel professionnel, fait appel aux familles pour la vaisselle. Monsieur Julien, alors directeur de l'école, soutient et encourage cette initiative.

Aujourd'hui, ce lieu accueille les Restos du Cœur.

Quelle continuité.

Quel symbole.

Toute sa vie, Malou s'engage : au Parti Communiste, les réunions de la cellule locale, c'est chez elle ; au Secours populaire, le dépôt local, c'est chez elle ; à l'Union des Femmes Françaises, elle milite pour le droit et l'émancipation des femmes.

Toujours au service des autres.

Toujours du côté des plus fragiles.

Elle s'éteint le 8 mars 1994, le jour de la Journée internationale des droits des femmes.

Là encore, comme un signe.

Cette plaque que nous dévoilons aujourd'hui est bien plus qu'un hommage.

Elle inscrit dans ce village, dans notre mémoire collective, le parcours de deux vies de lutte, de courage et de générosité.

Elle nous rappelle aussi alors que certains voudraient réécrire l'histoire, que rien n'est jamais acquis. Que la justice, la solidarité, la dignité sont des combats de chaque jour.

Pour que les mots « liberté, égalité, fraternité » ne soient pas que des inscriptions sur le fronton des mairies,

À nous, aujourd'hui — et aux jeunes générations — de poursuivre ces luttes.

Pour un monde plus juste.

Pour un monde plus humain.

Merci à vous toutes et tous d'être présents, ici aujourd'hui pour faire vivre leur mémoire.

Je tiens à remercier le Conseil municipal pour son approbation, et tout particulièrement Madame la Maire, Élisabeth Birs, ainsi que son adjointe Alexandra Papadopoulos.

Vive Saint-Antonin,

Vive la République,

Vive la France.